

REVUE
DES
ÉTUDES ARMÉNIENNES

TOME IV

Fascicule 2



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

RUE JACOB, 13 (VI^e)

1924

V^e Année.

CHRONIQUE.

LES RÉFUGIÉS ARMÉNIENS EN SYRIE.

La Syrie et le Grand Liban sont actuellement une des régions où l'on trouve, groupés et formant des centres importants, le plus de réfugiés arméniens. Pendant environ deux ans, je suis resté en Syrie. J'ai visité les centres principaux arméniens, et je me suis spécialement occupé de ceux de Beyrouth. Si j'ai été plus d'une fois navré à la vue de la misère dont souffrent les réfugiés et de l'insuffisance des moyens dont je disposais pour la soulager, j'ai été non moins réconforté à la vue de leur courage, de leur patience, et de la vitalité qu'ils déploient. C'est vraiment *la lutte pour la vie*, lutte pour l'acquisition du coin de terre et des débris de planches qui abriteront la vie; lutte pour l'acquisition du morceau de pain qui soutiendra la vie; lutte aussi pour la vie morale: pour la conservation de la foi, de la langue, de la culture.

Les lecteurs de la *Revue* savent que ces anciennes provinces de l'Empire ottoman ont été placées sous le mandat français. Les Arméniens y ont été accueillis sur les ordres venus de Paris, ils sont bénéficiaires de l'hospitalité française, mais en même temps ils y apportent un élément considérable d'activité et de vitalité, qu'il est de l'intérêt même de la France de bien connaître et d'utiliser. Il est dans l'ordre que la charité, même la plus désintéressée, trouve sa récompense.

I. NOMBRE ET ÉTAT DES RÉFUGIÉS.

D'aucuns affirment qu'il y a 150,000 Arméniens sur les territoires de Syrie et du Grand Liban. Les statistiques certaines sont d'autant plus difficiles à faire que les va-et-vient sont constants. Cependant on ne sera guère loin de la vérité si on affirme qu'il y

en a au moins 120,000 à 130,000. Les centres principaux sont Beyrouth (20,000 réfugiés), Damas (15,000), Alep (40,000); le long de la côte méditerranéenne : Alexandrette, Lattaquié, Tripoli, Batroun, Djebaïl, Mamelteïn, Djouni, Antélias; au sud de Beyrouth : Saida; plus à l'intérieur : Ghazir, Zghorta, Zahlé, Homs, Hama. J'ai rencontré un photographe arménien parcourant les villages dans la plaine de l'Oronte, des ressemeleurs à Bikfaya ou à Souk-el-Gharb, en plein Liban.

D'où viennent-ils ? — De tous les coins d'Anatolie. A côté de jeunes filles très distinguées, échappées de Constantinople ou de Smyrne, on rencontre dans les Camps arméniens des paysans de Césarée ou de Yozghad, et des montagnards du Taurus. Quelle variété de culture, de genres de vie, d'industries ! Et ils sont maintenant réduits à des conditions égales par le malheur commun de la nation. Mais lorsqu'on pénètre dans l'intimité des familles, que de souffrances on découvre, voilées et maîtrisées par une résignation admirable. Un jour je visitais dans un quartier retiré de Beyrouth, à Mezré, quelques familles venues de Konia. Huit familles avaient loué une grande maison et s'étaient réfugiées chacune dans une des huit chambres du bâtiment. Le petit Noubar avait un pantalon troué et rapiécé; sa maman nous racontait leur exode. Le papa s'était enfui auparavant. Malgré les ordres du Gouverneur, sur le refus du Chef de police, cette femme, la plus riche de Konia, avait dû tout quitter. « Maman, c'est très lourd, je n'en peux plus ! » disait le petit Noubar, habillé de plusieurs vestes et pantalons, car sa mère avait trouvé ce moyen de sauver quelques habits. Mais le temps usait tout ! Pauvre femme ! Bientôt les larmes ont commencé à couler tandis qu'elle me contait son histoire tragique.

Mais hélas ! le loyer d'une maison coûte trop cher; la plupart de ces familles ont dû se résigner à se mettre au régime commun et venir habiter dans les *camps*. Ceux de Damas se composent encore presque exclusivement de tentes, mais ceux de Beyrouth présentent un assemblage sans nom de tentes et de baraquements. Les tentes disparaissent de plus en plus et ce sont des baraques qui se dressent; mais quelles baraques ! Beaucoup sont faites de quelques misérables morceaux de bois plus ou moins reliés entre eux et recouverts de toile à moitié pourrie; des bidons de pétrole rouillés protègent les côtés; la pluie pénètre de partout, et l'humidité du sol qu'environne une boue affreuse en rend le séjour bien pénible. La situation, il est vrai, s'est améliorée depuis une

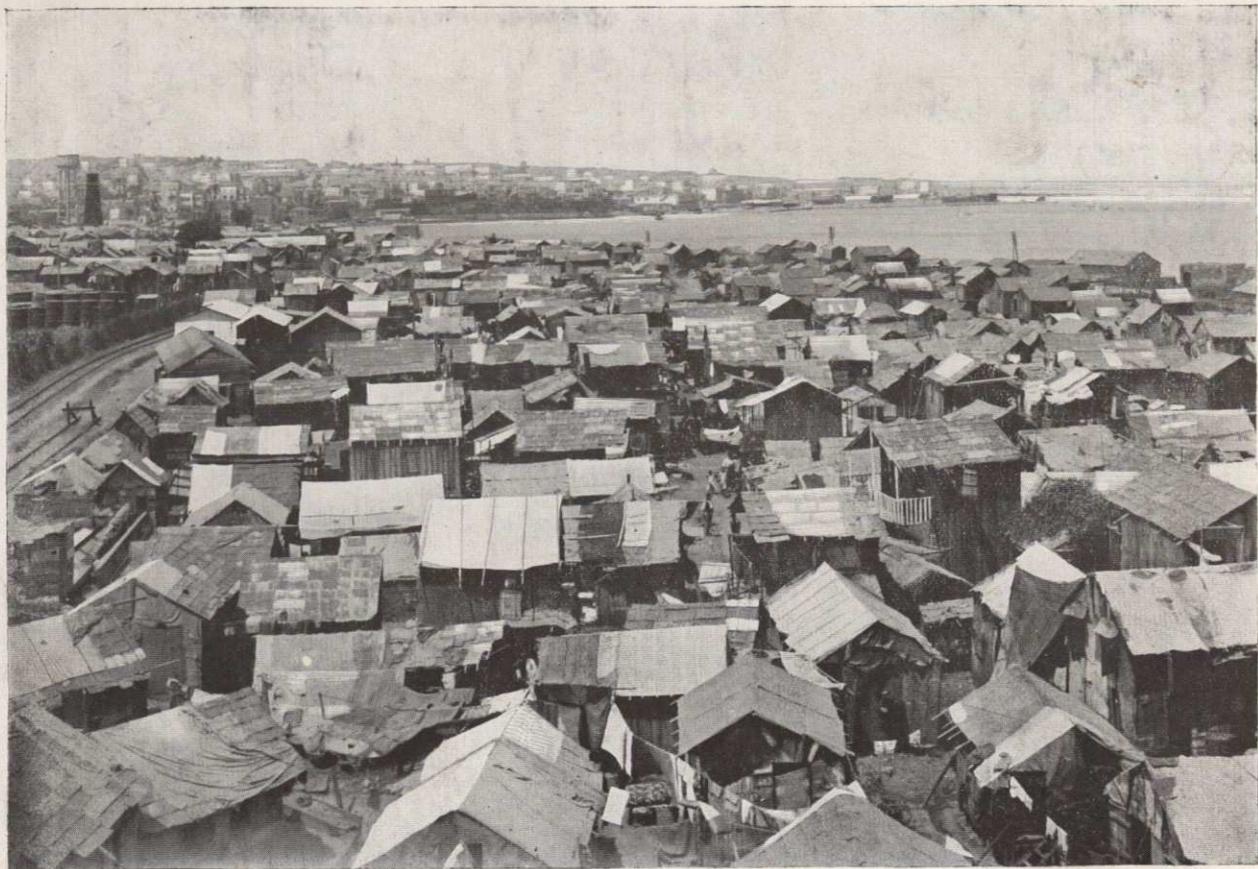


Fig. 7. — Une partie du camp arménien à Beyrouth, juin 1924.

dizaine de mois : le Haut-Commissariat et la Municipalité se sont préoccupés de cet état de choses et ont fait ouvrir quelques artères principales à travers une partie de ce fouillis touffu qu'est le Camp. Et les gens tâchent de se mettre à l'abri de l'humidité du sol en bâtissant leurs baraques sur pilotis. Mais l'ensemble des conditions d'habitation continue d'être vraiment misérable et très insalubre. Les maux d'yeux sont continuels, le nombre des tuberculeux augmente, mais surtout terrible est le règne du paludisme avec toutes ses conséquences : inflammation de la rate, anémie générale, et même des accès pernicieux qui terrassent dans tous les âges. Le voisinage du Camp de Beyrouth (fig. 7) est malsain, mais surtout malsaine était la plaine d'Alexandrette où les réfugiés de Cilicie ont passé de longs mois. Je demandais un jour aux Akbésiens⁽¹⁾ de Beyrouth pourquoi ils n'avaient point d'enfants de 3 ou 4 ans. « Hélas, me disaient-ils, nous les avons enterrés à Alexandrette » : la malaria sévit là-bas à l'état endémique. De plus les réfugiés y étaient littéralement campés dans la boue. Ce n'étaient pas seulement des hommes, des *poilus*, mais des familles entières habitant là, y faisant leur ménage, y couchant... Les petits enfants n'ont pu y tenir, et les grandes personnes qui y ont résisté en gardent l'empreinte pour la vie sur leur visage amaigri, pâli, que vient encore défaire périodiquement la fièvre paludéenne. Le paludisme a eu une recrudescence terrible durant l'été de 1923. Des familles entières, surtout celles qui étaient campées au delà du pont de Beyrouth, étaient couchées devant leurs baraques. J'y ai fait plusieurs tournées accompagné par un médecin. Entre temps je me procurais les remèdes qu'il indiquait, surtout des cachets de quinine et de toniques, des solutions d'eouquinine pour les bébés. J'allais leur distribuer ces remèdes. Il fallait empêcher les accès pernicieux. Hélas, malgré les cachets et les injections, j'ai eu à déplorer plus d'un cas de mort. Un dispensaire s'imposait, d'autant plus que la Croix-Rouge arménienne, qui aidée par les Américains, avait rendu de grands services, ne fonctionnait plus à cette époque la plus critique. M. le médecin principal Delmas, qui venait de succéder au général Emily à la Direction du Service de Santé du Haut-Commissariat, accueille nos demandes avec bienveillance et nous procure un fonds de remèdes, que la Providence continue à entretenir jusqu'à présent. Ainsi s'ouvrait

(1) Akbès, petite ville de Cilicie, située non loin de la frontière syrienne, célèbre par sa Trappe et le séjour qu'y fit le P. Charles de Foucauld. Les Lazaristes aussi y avaient avant la guerre une mission très florissante.

le *Dispensaire français des Camps arméniens* qui a tant fait pour gagner de nouveau à la France le cœur des Arméniens en mettant sur leurs plaies le baume de la charité.

II. COMMENT VIVENT LES RÉFUGIÉS?

Les rues et les places des villes syriennes doivent être encombrées de mendiants. Avec tant de réfugiés et tant de misère, c'est inévitable. Telle est la pensée qui vient à ceux qui n'ont pas vu les Arméniens de près. En Syrie, pas un Arménien n'a encore tendu la main. Français et Syriens en sont stupéfaits. Mais alors comment vivent-ils?

Suivez-moi et vous les verrez à l'œuvre. Voici, sur la colline qui domine le grand camp, une coquette baraque; elle est construite en *baghdadi*, c'est-à-dire les murs sont faits avec de petits liteaux crépis de ciment et de chaux. C'est une femme de Brousse qui habite là, dans la chambrette du haut, et en bas elle a installé deux petits métiers, elle tisse de la soie : c'est l'industrie de sa région. Là, au bas du grand camp, sur le bord de la mer, il y avait auparavant un casino; la grande salle est transformée en fabrique de tapis. Des métiers petits ou grands occupent d'une jusqu'à trois ou quatre ouvrières. Voyez ces trois sœurs assises côte à côte devant un grand métier : ce sont les enfants d'un ancien professeur du Collège des Pères Jésuites à Césarée, M. Sarkis. Sur son refus de se faire musulman, il a été torturé de diverses et atroces manières; et comme il refusait toujours, il a été finalement mis à mort. Ses filles sont là, enfants de martyr, nouant les fils de laine, les coupant avec une petite lame, et se dictant à la vitesse de la conversation les parties symétriques d'un dessin qui se forme à mesure : un blanc, trois rouges, deux verts, etc. Quelle adresse ! ces petites Arméniennes de Césarée ont sucé cet art avec le lait de leur mère. En fait, plus d'une jeune maman faisait sans doute ce travail tout en allaitant son enfant. D'autres jeunes filles sont penchées sur de petits métiers et elles brodent. On ne se lasse pas d'admirer leurs ouvrages, surtout ces délicates broderies d'Aïntab, ces chemins de table, ces services à thé, ces napperons : tout à l'aiguille; et ces pochettes avec un petit dessin à l'angle et une dentelle faisant le tour et prise à même dans le tissu : comme c'est fin et solide à la fois.

Mais alors ces réfugiés doivent gagner beaucoup ? Hélas, tous

ces travaux payent à peine leur pain sec qui est la seule nourriture de la majorité avec un peu de tomate ou d'oignon. Telle famille de quatre enfants n'a mangé que du pain sec pendant huit jours : en guise de plat et d'assaisonnement, la maman frottait une gousse d'ail au pain qu'elle mettait dans la main de son petit Krikor ou de sa petite Théolinta. Pauvre petite ! elle avait un rhumatisme articulaire très aigu ; des semaines entières, elle est restée couchée, sur son petit matelas posé à même sur le sol humide. Dès le début de sa maladie, elle me faisait appeler pour se confesser et pour communier. Je n'oublierai jamais cette autre famille que je visitais un soir à la tombée de la nuit. C'était une de mes premières visites. . . Les enfants n'avaient rien mangé de toute la journée ; on allait les coucher : le sommeil fera peut-être oublier la faim. Je donne au papa cinquante piastres syriennes (c'est-à-dire dix francs) et lui ordonne d'aller de suite acheter de quoi manger.

Certes les Arméniens sont actifs, industriels et ils ne reculent devant aucun travail qui soit en proportion de leurs forces physiques. Voyez ces enfants de 10 à 15 ans : ce sont des cireurs de souliers. Ces jeunes gens de 16 à 17 ans, ne trouvant pas d'autre travail, vendent des lacets, des enveloppes, aux coins des rues principales. Tel enfant à la sortie de l'école prend sa boîte et vend du chocolat, des peignes, etc. ; telle fillette ramasse un peu d'argent, piastre par piastre, pendant les vacances et les réserve pour l'achat de ses livres. Que vois-je là ? une petite fabrique : toute la famille est réunie. On coupe des feuilles de gros papier de différentes dimensions, on les plie, le pinceau plonge dans la boîte de colle et passe sur les bords : cela fait des sacs de papier ; et vers le soir tel père de famille, trop faible, les chargera sur le dos de ses enfants à la sortie de l'école et ira à travers les rues, les offrir aux marchands de mercerie. Restez là un instant sur le bord de la rue Gouraud, qui conduit du fleuve de Beyrouth à la ville. Regardez cette file de tombereaux remplis de sable ou de gravier : les conducteurs sont des Arméniens. Et si vous visitez les différents quartiers de Beyrouth, vous verrez partout de nouvelles bâtisses qui s'élèvent ou de vieilles qu'on démolit. « Bonjour, mon ami », leur dis-je en arménien ; tous ceux qui transportent le ciment ou le sable, qui abattent les murs et avalent la grosse poussière : ce sont des Arméniens. Ils travaillent à si bon marché !

Mais ils ont beau s'y résigner, tous ne peuvent pas se livrer à cette besogne ; d'ailleurs il n'y en aurait pas pour tout le monde.

Le brave Manoug, originaire de Mouche, et qui a été volontaire dans l'armée française, est si faible maintenant que s'il fait le travail de manœuvre pendant une demi-journée, il en est malade le soir. Pourtant plus d'une fois, il est allé transporter des pierres pour apporter un morceau de pain à sa pauvre femme. Et sur les 130,000 réfugiés de Syrie, on rencontre bien des Manoug, trop faibles ou trop peu habitués pour se livrer au travail de manœuvre. N'y a-t-il pas quelque petit poste de bureau, quelque emploi de concierge? Hélas, le réfugié arménien est systématiquement exclu des bureaux d'administration ou de service public. « Vous n'êtes pas libanais ou syrien », répondait-on jusqu'à ces derniers temps; et depuis la ratification par la France du traité de Lausanne qui les fait d'office libanais ou syriens, on répond : « Vous ne savez pas l'arabe ». Pourtant, il y en a qui arrivent à s'introduire, grâce à de hautes protections, mais aussi grâce à leur savoir-faire exceptionnel et à leurs exigences très modestes.

Avec cela en Syrie, la vie coûte plus cher qu'en France, et ce qui m'effraie, c'est que le prix de la farine monte de plus en plus. Depuis environ un an, je fais vendre de la farine à l'entrée du camp au prix du fabricant de la ville. C'est pour éviter à ces pauvres gens la peine de transporter un gros poids sur le dos. Eh bien, la farine de 3^e qualité, qui est assez bonne pour préparer le pain plat appelé *lavache* ou *youkha* suivant les régions, est montée successivement de 10 piastres $\frac{1}{2}$ (2 fr. 10) le retol (2 kilogr. $\frac{1}{2}$) à 12, 15, 20, 23; le 20 octobre c'était 25 piastres, c'est-à-dire 5 francs. Et pourtant on continue à payer à l'ouvrier 50 piastres (10 francs) par jour; et bientôt quand les pluies commenceront, les grandes constructions seront arrêtées et par conséquent les manœuvres chômeront; les brodeuses ou fileuses auront encore moins d'acheteurs. Vraiment grande est la misère, et elle semble devoir s'aggraver davantage pendant l'hiver qui approche.

III. LES ESPÉRANCES.

Pourtant à cette affreuse nuit des premières années semble devoir succéder un jour radieux, et déjà on en voit poindre à l'horizon les premières lueurs. Il n'y a qu'à offrir à l'Arménien la sécurité de vie avec une certaine liberté d'action, et il se tirera d'affaire, et peu à peu il se fera sa place. Le réfugié arménien a trouvé la sécurité sous la protection du drapeau français sur le

sol de Syrie, et voilà que les résultats sont merveilleux. Tel réfugié de Smyrne arrivé à Beyrouth avec les seuls vêtements qu'il portait sur lui, a déjà une petite baraque, il y fait des souliers, des savates : son fils ou quelque ami les vendent au marché. Petit à petit, d'aucuns de marchands ambulants deviennent boutiquiers, puis acquièrent des magasins. Voici un grand bazar où fourmillent acheteurs et passants entre les deux arcs élevés naguère pour une foire; des deux côtés, boutiques ou magasins sont occupés par des Arméniens.

Et surtout comment ne pas espérer fermement pour l'avenir de ce peuple lorsqu'on voit les foules d'enfants qui encombrant toutes les ruelles du camp? Tous les visiteurs en sont frappés. Pénétrez dans l'intérieur de la baraque : vous en verrez quatre ou cinq dans chaque famille et de tous les âges. Vers 4 ou 5 heures, allez à la porte des écoles : quelle foule, mon Dieu, quelle foule! Et quel désir d'instruction! Plusieurs de ces enfants font chaque jour, matin et soir, $\frac{1}{2}$ heure ou $\frac{3}{4}$ d'heure ou même une heure pour aller à l'école. Pauvres petits qui n'ont souvent qu'un morceau de pain sec à se mettre sous la dent ou qui n'ont que de misérables savates. Or à Beyrouth, il y a des périodes de pluie et de boue affreuse, tout aussi bien que des journées que rendent étouffantes le chlouk et la poussière.

Il y avait bien dans le camp, deux petites écoles entretenues par la Mission protestante américaine, mais elles étaient vite pleines. De plus, leur fonctionnement laissait à désirer, c'étaient plutôt, à cette époque — au début de 1923 — deux petites garderies sans discipline. Ouvrir une double école : pour les garçons et pour les filles, et cela dans le voisinage même du camp, où l'on apprendrait l'arménien et le français, a été un de mes premiers objectifs. Une baraque Adrian, élevée par les soldats du génie et divisée en compartiments par des cloisons, fournissait le local : c'était l'école *franco-arménienne* des camps. L'ouverture, le 1^{er} mai 1923, a été un triomphe, mais en même temps un crève-cœur, car dès les premiers jours il a fallu se mettre à refuser des élèves faute de place. Après les vacances, des agrandissements successifs et l'augmentation du nombre des professeurs et des maîtresses, nous ont permis d'aller jusqu'à 400, mais c'était le maximum. Il a fallu se montrer intraitable, sous peine de tomber dans les inconvénients des autres écoles qui recevaient tous ceux qui se présentaient avec un local et des maîtres insuffisants, au grand détriment des études et de la discipline. Une

discipline ferme était d'autant plus nécessaire que ces enfants arméniens, indépendamment de leur caractère national, étaient devenus encore plus indisciplinés par la force des choses, au cours de déplacements successifs et de conditions d'existence anormales. Après la discipline, mon premier soin a été de m'efforcer d'obtenir des classes homogènes et de pousser beaucoup l'arménien. Il le fallait, car la majorité des réfugiés du camp provenant de Cilicie est de langue turque. Les succès obtenus dans l'arménien ont été très consolants. C'était un premier devoir national à remplir et l'école était justement estimée de tous :

Մայրենի լեզու, մայրենի բարբառ,
Կտորժ, ընտանի, եմ հոգւոյս համար :

Actuellement, on pousse beaucoup le français qui leur sera très utile, en attendant d'y ajouter l'arabe : la langue du pays.

Je suis heureux d'ajouter que les deux petites écoles protestantes ont été réunies et confiées à une direction plus suivie. La communauté grégorienne s'est mise aussi à l'œuvre, et a ouvert au camp une école qu'elle perfectionne de plus en plus. Mais on doit déplorer qu'elle soit encore mixte, même pour les grands garçons et les grandes filles. De plus, de nombreux enfants du camp vont en ville aux écoles dirigées par les communautés arméniennes : catholique, protestante ou grégorienne. Il en est aussi qui vont aux autres écoles. Tel enfant arménien, à l'Université Saint-Joseph, emporte dans sa classe les premiers prix : sur la scène du théâtre, il exécutait une chanson de troubadour avec une prononciation parfaite et d'une voix forte et harmonieuse qu'on ne se lassait point d'écouter. A la Faculté française de médecine, un autre Arménien, originaire de Gurun, recevait quatre médailles d'honneur. Au lendemain de ses examens, le jeune docteur Jean Guerguérian, par l'intermédiaire du Chancelier, adressait une chaleureuse lettre de remerciement au Haut-Commissariat qui lui avait fourni une bourse, et il offrait ses services à l'Hôtel-Dieu de France et au Dispensaire français des camps arméniens. Ses services ont été acceptés et son dévouement intelligent est hautement apprécié.

Il faut signaler aussi cette trouvaille arménienne que sont les *Unions compatriotiques* (Հայրենակցական Միութիւն). Les réfugiés de toutes les villes principales ont la leur : Adana, Sivas, Gurun, Hadjin, Mouche, etc. Réunis en un Comité, trois ou

quatre membres élus centralisent les sommes envoyées par leurs compatriotes et leur Union compatriotique correspondante d'Amérique; ils en disposent en faveur de leurs pauvres. Celle de Hadjin ambitionnait même de réunir tous les siens à Antélias, qui serait le Hadjin syrien. Il a été question de former un Conseil central des douze Unions compatriotiques qui existent en Syrie. Mais là, on s'est heurté au manque d'entente; certaines défiances redoutaient des influences de parti — même de parti politique — plutôt que d'intérêt général. Ces Unions n'ont pas toutes la même prospérité. Celle qui fonctionne le mieux est celle de Malatia qui porte le titre de *Société éducative de Malatia* (Մալաթիոյ կրթասիրաց Բնկերութիւն). Outre l'aide considérable offerte à ses pauvres et à ses orphelins, cette société a élevé une immense baraque, ou plutôt maisonnette à deux étages, dont les 18 chambres ont été mises à la disposition — à prix très modique — des 18 familles les plus pauvres. J'avais été invité à l'inauguration. Il y a eu musique, déclamations, discours. Le Dr Kéchichian a rappelé le *Polyeucte* de Corneille (Malatia est l'ancienne Mélytène), et l'empressement de la jeunesse arménienne de Paris à aller l'entendre. Après une petite bénédiction, l'Aratchnort grégorien (Սուրէն Արղ. Քէմէճաճեան) et moi, nous coupions les rubans rouges qui barraient les entrées et les escaliers.

Il y aurait plusieurs autres questions à traiter : l'administration des réfugiés, en particulier celle du camp, le rôle joué par l'Union nationale arménienne de Beyrouth et le représentant de la Délégation de Paris : le sympathique et très dévoué docteur Balthasar Melkonian; l'état et l'avenir des Orphelinats, en particulier ceux qui sont sous la direction du Near East Relief; l'esprit religieux du peuple et son amour des cérémonies. Pourtant, il y a une ombre au tableau, et il est de mon devoir de la signaler tout de suite : ce sont les dissolutions de mariage. Inconnues jadis, du moins très rares parmi les Arméniens, elles ont commencé avant la guerre, mais depuis elles se sont multipliées à plaisir ou plutôt, reproche-t-on aux prélats grégoriens, à prix d'argent. La sainteté de la famille arménienne s'était si bien conservée même au milieu des musulmans ! C'est un mal national qui a commencé et qui s'étend. Il est temps de l'arrêter, et c'est possible, car le peuple arménien est encore trop religieux pour passer outre si les autorités religieuses refusent, quelle que soit la somme offerte ou la menace proférée. Certes elles auraient l'appui

de la majorité de la nation qui déplore ce mal. Je me rappelle personnellement quelles approbations et quelles ovations accueillirent mes paroles quand j'ai traité cette question, soit dans mes discours, soit dans les entretiens privés. Qu'il me suffise de signaler ce point d'intérêt général, sans insister ni citer des faits navrants.

J'arrête là cette chronique. Il en ressort que la misère des réfugiés arméniens est encore grande, mais que le peuple se ressaisit, s'organise et s'installe dans ce pays de Syrie et du Grand-Liban. Il y déploie une activité et une vitalité prodigieuses, qui promettent un avenir très prospère, à l'ombre du drapeau français, pour le plus grand bien de sa propre existence, mais aussi du pays lui-même et de la France hospitalière et protectrice.

Jovhannès MÉCÉRIAN, S. J.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE NUMÉRO.

	Pages.
L. MARIÈS. — Le <i>De Deo</i> d'Eznik de Kolb, I.....	113
MÉLANGES.	
A. AHARONIAN. — Djava, nouvelle traduite par F. MACLER.....	207
D ^r V. TORKOMIAN. — Une promenade archéologique dans les cimetières arméniens de Constantinople.....	219
CHRONIQUE.	
R. P. JOVHANNÈS MÉCÉRIAN. — Les réfugiés arméniens en Syrie.....	221
COMPTES RENDUS.....	231
H. ADJARIAN. Mots nouveaux arméniens dans la littérature ancienne (A. MEILLET). — G. DUMÉZIL. Le festin d'immortalité (A. MEILLET).	
BIBLIOGRAPHIE 1923.....	233
Supplément à cette bibliographie.....	257
Index de cette bibliographie.....	259
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ARMÉNIENNES. Procès-verbaux des séances.....	263
TABLE des matières du tome IV.....	271

Prix de l'abonnement : 25 francs par an.

Prix du numéro : 15 francs.

Adresses :

Du Secrétaire général :

M. A. MEILLET, 2, rue François-Coppée, Paris (xv°);

De l'Administrateur-archiviste :

M. F. MACLER, 1 bis, boulevard de Montmorency, Paris (xvi°);

Du Trésorier :

M. MATHEW KHAN NERSESSIAN, 62, rue de Maubeuge, Paris (ix°);

*Bulletin subventionné par la Confédération des sociétés scientifiques
à l'aide de fonds votés par le Parlement.*